

SERMON

POUR LA

SOLEMNITÉ DU JEÛNE,

PRÊCHÉ DANS LA

CHAPELLE HELVÉTIQUE

LE 19^e AVRIL, 1793:

SUR CES PAROLES

Si vous êtes sages, vous le ferez pour vous-mêmes.

PAR M. ABAUZIT, P.

A LONDRES:

Chez W. RICHARDSON, Royal Exchange; J. MILLER,
Bond-Street; J. DE BOFFE, Gerrard-Street, Soho;
J. P. DE LA GRANGE, Greek-Street, Soho.

M.DCC.XCIII.



1609/5469

OF THE

CHAPLAIN

DE

SUR

...

P. M. ABRAHAM

...

...



SERMON, &c.

Proverbes, ch. ix, v. 12. -- *Si vous êtes sages,
vous le ferez pour vous-mêmes.*

MES FRERES,

UNE grande solennité nous rassemble aujourd'hui aux pieds des autels : de concert avec tous les fidèles de cet empire, nous venons demander à Dieu qu'il répande ses bénédictions paternelles sur cette nation entière, sur son gouvernement, ses armées, ses entreprises ; qu'il jette un regard de bonté sur les calamités qui désolent la terre, & qu'après avoir exercé la justice pour l'instruction des hommes, il cède à nos prières, & nous fasse éprouver sa miséricorde.

Si cette patrie que nous habitons n'est pas celle où nous avons reçu la naissance ; si nous en avons une autre qui intéresse nos cœurs, & qui partage nos affections ; si notre culte, notre langage, nos associations particulières, nous réu-

nissent entre nous comme des compatriotes, par les mêmes liens qui unissent nos premières patries ; cependant, mes Frères, nous chérissons tous cette contrée propice que nous avons choisi, & qui nous a adopté. Ses loix, sa constitution, sa religion, ses mœurs, sa gloire au dehors, sa paix au dedans, sa prospérité, sa durée, sont des biens auxquels nous participons, qui ne peuvent ni s'augmenter ni s'affaiblir, sans que nous en ressentions nous-mêmes ou les avantages ou les pertes.

Quoique nous mesurions le tems de notre établissement dans ce pays par des époques plus ou moins éloignées ; quoique nous y soyons liés par différentes vocations plus relevées ou plus obscures, les uns & les autres peuvent disputer de zèle & d'affection pour cette patrie adoptive ; & ce n'est pas seulement une affaire d'intérêt, un esprit de calcul ; c'est un certain rapport de sentiment, une conformité morale, si je puis le dire, qui inspire en général à nos compatriotes une prédilection décidée pour l'Angleterre.

Je n'ai donc pas besoin, mes Frères, dans cette circonstance, de chercher de grands moyens, pour vous unir à la dévotion extraordinaire de ce jour. Vous êtes venu ici avec des cœurs

préparés ; vos prières sont ferventes, vos vœux purs & sincères. Mais cette solennité n'est pas seulement destinée à des vœux & des prières : elle l'est sur-tout à des réflexions, à des retours sur nous-mêmes, à de sérieuses considérations sur notre conduite, à des engagements avec nos consciences contractés sous les yeux de Dieu, & observés sous sa garantie.

Je me propose donc, mes Frères, de faire une application particulière de cette solennité, en vous rappelant les devoirs auxquels nous sommes plus fortement tenus, comme étrangers, comme enfants adoptifs de cette patrie, comme recevant une protection plus gratuite de ses loix, comme ayant besoin de prudence, de modération, de fraternité, & d'une réputation sans tâche. *Si vous êtes sages, vous le ferez pour vous-mêmes.*

En considérant avec attention notre position particulière, nous verrons bientôt les devoirs particuliers qui en découlent.

Si nous nous envisageons dans nos rapports entre nous, nous nous verrons comme des compatriotes, des frères, qui ont les raisons les plus fortes de se soutenir, de s'aimer, de s'honorer réciproquement les uns les autres, & de se conduire avec tant de sagesse & d'honnê-

teté qu'il y ait un honneur commun, une réputation solidaire, si je l'ose dire, un fonds d'estime qui appartienne à tous, & qui soit la sauvegarde de chacun.

Si nous envisageons nos rapports avec le peuple au milieu duquel nous vivons, nous sommes étrangers, mais unis avec lui par un grand nombre de liens : liens de parenté, de mariage, d'établissements, de fortune, d'espérances, de naturalisation même, en sorte que nous tenons au sol sur lequel nous sommes transplantés, par des racines profondes, & qu'on ne pourrait en arracher la plupart d'entre nous sans les détruire entièrement, & qu'ils seraient dès-lors comme des arbres hors du sein de la terre qui les a nourris, condamnés à sécher & à périr sans porter désormais aucune apparence de végétation & de vie. Position, de laquelle il résulte, que nous devons le plus grand attachement aux loix qui nous protègent ;—à ces loix, qui dans leur cours ordinaire veillent sur le sort de l'étranger avec une impartialité qui n'a point d'autre exemple ;—& que dans les tems d'agitations politiques, sans nous mêler en rien, sans intervenir dans les partis, nous ne devons être connus que par notre soumission à ces loix, notre respect pour le gouvernement,

notre circonspection dans nos discours, notre zèle pour la défense de l'Etat.

C'est donc, mes Frères, de ce que nous sommes ; je veux dire, de notre situation particulière, que nous devons tirer des motifs particuliers pour nos devoirs. Nous aurons rempli l'objet de ce jour en les parcourant sous ce point de vue.

PREMIERE PARTIE.

Le premier de nos devoirs, par son importance, & par son influence sur tous les autres, c'est *notre zèle & notre attachement sincère pour notre sainte religion.*

Je ne vous rappelle pas ici toutes les considérations si graves & si puissantes, sur lesquelles on insiste principalement dans nos devotions ordinaires, mais je vous présente quelques observations moins générales.

Vous sortez originairement d'un peuple qui à une réputation acquise de religion & de piété, d'un peuple chez lequel une grande partie de l'éducation est consacrée à graver dans les

cœurs les preuves & les sentimens, les dogmes & les vertus du Christianisme. Vous êtes transplantés chez un peuple qui admet plutôt toutes les religions que la fausse philosophie de l'incrédulité, qui a fourni à la foi les défenseurs les plus célèbres, chez lequel loin d'avoir à rougir de l'Evangile, on cacherait plutôt avec soin la honte de le rejeter. Avec une éducation religieuse dans votre cœur, & des exemples religieux autour de vous, quelle serait donc votre excuse pour la tiédeur, l'indifférence, la négligence du culte ? Vous êtes chrétiens, & vous vivez parmi des chrétiens ! Vous ne recevez pas d'eux le scandale de l'irrégion ; le leur donneriez vous ? Vous pouvez trouver parmi eux les plus beaux modèles de piété, ne devez vous pas leur rendre édification pour édification, bon exemple pour bon exemple ? *Que votre lumière brille donc devant les hommes, afin que voyant vos bonnes œuvres ils glorifient votre père céleste.* Que notre culte, plus assidument fréquenté, nous montre comme une société vraiment religieuse. Que toutes ces objections, si fortes par notre indolence, qui sont des prétextes, & non des excuses que nous alléguons aux hommes, mais qui ne sont rien entre Dieu

& nous ; que ces objections, dis-je, disparaissent devant la nécessité d'un devoir si grand, si séant, si indispensable.

Autre considération particulière encore à ce jour. La religion tient à l'ordre ; elle accoutume notre esprit à des idées de subordination & de règle. Elle nous montre dans l'univers l'ouvrage d'un céleste ouvrier, qui a assorti tous ses moyens au but le plus grand & le plus sage, qui a tout fait avec poids & mesure. Tant qu'on porte dans son cœur cette idée suprême, elle règle tout, elle harmonise nos affections, elle nous fait aimer la paix, la justice, les loix, dont elle est le garant & la force ; elle assujettit nos passions, qui, après avoir rompu ce frein salutaire, ne connaissent plus de barrière, & vont, tout brisant, tout renversant, couvrant tout de ruines dans leur féroce & brutale indépendance.

La religion est donc une condition première pour former de bons citoyens ; sans elle il n'y a plus de véritable principe de soumission à l'autorité de la loi ; il n'y a plus qu'obéissance forcée ; il n'y a plus qu'une fausse contrainte qui aboutit tôt ou tard à l'anarchie.

On parle de l'*intérêt commun* qui unit les hommes ! L'intérêt est le mobile que Dieu

lui-même a mis en œuvre ; mais c'est lui qui en est le régulateur. L'intérêt, uni à la religion, ne produit que du bien ; séparé de la religion il devient égoïste, injuste, cruel, capricieux ; il allume les inimitiés, les haines, les guerres ; il tend à anéantir le genre humain au lieu de le conserver.

Les vertus fondées sur des principes purement humains, dont les sophistes font tant de bruit, ne tiennent jamais contre les grands orages des passions, & si elles brillent quelques momens sur un grand théâtre, elles languissent & tombent quand elles n'entendent plus l'écho des applaudissemens. Voilà ce que notre Sauveur nous a fait entendre dans cette allégorie si instructive & si sensible, d'une maison bâtie sur le sable qui a l'apparence de la solidité au moment même où elle s'écroule, & d'une autre maison bâtie sur le roc qui brave les vents & les pluies, parceque sa base inaltérable ne participe point aux secousses, & ne lui donne point d'ébranlement. Ah ! mes Frères, je le repète avec plus de confiance après les grandes leçons qui ont instruit la terre ; la religion seul principe durable des vertus fortes, peut servir de fondement à ces grandes associations qui font les peuples & les empires ; tant d'intérêts s'y combattent

combattent, tant de passions luttent violemment ensemble, tant d'ambitieux cherchent à remuer les élémens combustibles qui sont dans les cœurs, tant d'ouragans viennent battre cette frêle machine de la société, qu'elle sera certainement incendiée, renversée, mise en pièces, si toutes ses parties ne sont comme jointes & comme serrées par une force supérieure à celle des hommes, par un principe d'union plus durable & plus constant que les causes mêmes de discord, par un sentiment de subordination plus fort que l'amour de l'indépendance ; enfin, par l'espérance auguste & terrible d'un gouvernement à venir qui serve en même tems de base & de contrepoids aux gouvernemens actuels. Encore une fois qu'on élève une tour orgueilleuse pour braver le ciel, ce n'est que fable, la confusion se met parmi ceux qui la bâtissent, ils tournent contre eux-mêmes toute leur puissance, & une grande instruction est écrite en lettres de sang sur les débris épars de leur déplorable entreprise.

Puis donc, mes chers Frères, que la religion est essentielle à la société, vous ne pourriez pas dire que vous avez rempli tous les devoirs envers l'Etat, si vous aviez négligé vos devoirs envers votre premier Maître ; vous devez à la

société civile cette caution de votre fidélité, ce gage de votre conduite que rien ne peut remplacer, & sans lequel on peut attribuer vos vertus à un heureux tempérament, mais non pas à un principe de conscience.

SECONDE PARTIE.

Je ne m'arrêterai pas long-tems, mes Frères, sur le second de nos devoirs, *l'union qui doit regner entre les membres de cette Société* ; puisque nous avons eu dernièrement un jour particulièrement consacré à nous retracer tous les motifs de cette fraternité réciproque.

La discorde entre des compatriotes dans un pays où ils sont étrangers, a pour eux des conséquences d'autant plus funestes, que non-seulement elle les prive des premières douceurs, sur lesquelles ils devaient compter dans l'éloignement de leurs amis naturels ; non-seulement elle sème de ronces & d'épines une carrière déjà hérissée d'assez de peines & d'embarras, puisque nul ne se détermine à quitter sa patrie, & les douces habitudes de sa jeunesse, que pour chercher une aisance qu'il n'avait pas, ou par une

suite naturelle de quelques évènements facheux ; mais cette discorde entre compatriotes a encore le triste effet de nuire à tous leurs intérêts, parce qu'elle altère leur réputation commune dans le pays qu'ils habitent, & produit des impressions fausses dans l'esprit de ceux qui, ne les connaissant qu'imparfaitement, ou point du tout, s'en rapportent volontiers aux discours que des compatriotes qui se connaissent mieux, répandent les uns sur les autres. Aussi, quoique la vérité & la charité dans nos discours, soient des devoirs universels, ces devoirs sont encore plus sacrés vis-à-vis de nos compatriotes, dans un pays étranger, parce que le mal que nous pouvons leur faire est plus irréparable, parce qu'ils ont moins de ressources & de moyens pour se justifier, parce que dans l'immense tourbillon d'une capitale, le mot dit à l'oreille d'une personne à qui l'on inspire d'injustes préventions, n'est point entendu de celui qui en est l'objet, & qu'il se trouve blessé, & peut-être blessé à mort, sans avoir vu la main qui a décoché la flèche empoisonnée.

Or, mes Frères, l'union des Membres de cette Eglise & de cette Société fournit beaucoup plus de matière à l'éloge qu'à la censure. Je le dis, & j'aime à le dire : il y a en général un fonds

d'estime juste & réciproque, il y a du zèle pour se servir, il y a de l'empressement à agir en commun, il y a un sentiment louable & vif pour l'honneur les uns des autres, il y a une indignation profonde contre des tentatives lâches & odieuses qui auraient pour but de semer le trouble, la défiance, & la discorde parmi nous. Mais faut-il s'arrêter à louer des qualités estimables, comme si nous devions nous complaire dans nos propres louanges, & ne devons-nous pas chercher ce qui nous manque, & sonder sévèrement nos cœurs ? N'y a-t-il point un orgueil qui se plaît à marquer trop de distance, qui nous sépare trop de ceux qui, aux yeux du monde ou aux nôtres, ne sont pas sur la même ligne que nous ? N'y a-t-il point un esprit de médisance, qui s'exerce avec une joie maligne sur des défauts légers, qui les exagère, & qui recueille soigneusement tout ce qu'il y a de défavantageux, tout ce qui peut flatter l'amour propre, par une comparaison avec nous-mêmes ? Ne se fait-on point quelquefois un aliment de tracasseries, de rapports domestiques, de petites trahisons, qui ne laissent pas d'aiguïser les haines, de brouiller des amis, de fomenter des divisions, & de nuire à l'union générale ?

Qu'ils sont malheureux ceux qui pouvant vivre de bienveillance & d'amitié, se jettent de gaieté de cœur dans la triste carrière de la malignité & de l'envie, toujours mêlés dans tous les rapports, occupés de brouilleries passives ou actives, trainant après eux des chagrins, des difficultés, des procédures, de longues querelles, & de courtes reconciliations ! Où se place la charité dans une telle vie ?

Que peut-on aimer si l'on n'aime pas ses compatriotes ? De qui sera-t-on aimé si on ne l'est pas d'eux ? N'est-ce pas eux qui connaissent les premiers les défauts & les qualités du caractère ? Leur mépris & leur estime ne sont-ils pas toujours, ou presque toujours le garant du mépris & de l'estime des autres ? Soyez donc unis, mes chers Frères, estimez-vous, supportez-vous réciproquement. Ah ! si l'on pouvait dire de vous, *ils n'ont qu'un cœur & qu'une ame*. Cet éloge les comprend tous, car tous les vices séparent les hommes, les vertus seules sont des principes d'union.

TROISIEME PARTIE.

Je passe, mes Frères, au troisième devoir que j'ai indiqué, *l'attachement que nous devons au pays qui nous a adopté*, le respect pour son gouvernement, le zèle pour sa défense, la circonspection dans notre conduite, & nos discours relativement à sa politique intérieure, car vous sentez que tout cela est uni, que ce sont des rameaux qui sortent de la même tige. Il est bien évident qu'une Nation, en accueillant des Etrangers, en leur accordant les loix les plus favorables, la protection la plus égale, en leur donnant pour leurs biens & leur vie les mêmes sûretés qu'aux citoyens; cette Nation, dis-je, peut espérer de leur part un retour d'affection, de fidélité, d'attachement, de zèle capable des plus grands sacrifices. Il se fait un pacte entre l'Etranger qui reçoit un asyle, & le gouvernement qui l'accorde. "Veuillez me recevoir," dit l'Etranger, "me laisser prospérer à l'ombre
 " de votre liberté & de vos sages loix; je con-
 " tracte envers vous des obligations d'autant
 " plus étroites que c'est par mon choix, par
 " une préférence éclairée de ma raison que je
 " viens m'établir dans votre sein; & que c'est

“ par une adoption également libre de votre
 “ part que vous m’associez à la jouissance de tous
 “ les avantages que vous tenez de la nature &
 “ de l’industrie. Je vous garderai obéissance &
 “ fidélité ; je m’abstiendrai de tout ce qui peut
 “ porter le moindre trouble dans l’état ; je serai
 “ prêt à tout pour sa défense, & pour le main-
 “ tien de sa paix.”

Si cet engagement n’était pas toujours expri-
 mé, il n’en aurait pas moins de force, puis-
 qu’il est bien simple qu’un Etat en recevant
 des Etrangers ne compte pas ouvrir son sein à
 des ennemis, & qu’en leur accordant sa pro-
 tection il a lieu de penser qu’ils auront inté-
 rêt de fortifier plutôt que d’affaiblir le bras
 qui les soutient, la puissance qui les protège.

Que si cet Etat était constitué de manière à
 laisser aux enfans de la patrie des pouvoirs poli-
 tiques, auxquels les Etrangers ne doivent pas
 participer, la raison exige de ceux-ci qu’ils ne
 prennent jamais de rôle actif, qu’ils ne se fassent
 point remarquer par un esprit de parti qui est
 toujours susceptible en eux d’une fausse inter-
 prétation ; mais que si tous ensemble sont con-
 duits à quelque démarche publique par l’exemple
 général, ce soit pour donner un témoignage
 de leur soumission au gouvernement, de leur

attachement aux loix, de leur zèle pour la défense de l'Etat.

Non cependant que l'on prétende tenir l'ame & la pensée d'un homme, parce qu'il est Etranger dans une situation d'indifférence & de tiédeur sur ce qui se passe autour de lui, sur les questions qui agitent les esprits ; mais il résulte de son état d'étranger, qu'il doit avoir la plus grande modération dans ses discours, la plus exacte circonspection dans sa conduite, éviter soigneusement le caractère de censeur ou de frondeur ; ce qui n'entraîne ni basse adulation, ni servile complaisance, & mettre une telle réserve dans toutes ses actions, que s'il n'est pas à l'abri de la calomnie, il soit à l'abri de tout juste reproche.

Voilà ce qu'exigent d'un étranger son intérêt & son devoir ; son *devoir*, comme je l'ai dit, parce qu'il manquerait à son contrat tacite envers sa patrie adoptive s'il ne s'y comportait pas en homme paisible & modéré : son *intérêt*, parce qu'il ne saurait recueillir aucun avantage d'un rôle indécent & d'une inquiétude déplacée, parce qu'il s'expose à un juste mépris de la part de ceux qui le voyent sortir de sa sphère & se mêler de ce qui ne le concerne pas. Au contraire, en demeurant à sa place, en se renfermant dans les limites de ses affaires & de ses connaissances,

sances, en n'empruntant point de ces passions externes pour des objets qu'il ne saurait approfondir ; il est ce qu'il doit être dans la société ; il captive l'approbation générale ; rien ne trouble son heureux système de modération, & en conservant la paix dans son propre cœur, il contribue encore à la maintenir autour de lui. Semblable à un rocher au milieu des eaux, qui est battu par l'onde écumante lorsque l'orage s'élève, mais qui maintient un espace calme, & forme une espèce de port tranquille & sûr, au milieu des flots agités par la tempête.

Telles sont, mes Frères, les réflexions qui se sont présentées à mon esprit, relativement à nos devoirs comme étrangers ; & vous voyez que ces réflexions c'est votre conduite, c'est votre exemple, qui me les a inspirées. Toujours pénétrés de reconnoissance & d'attachement pour cette terre hospitalière, vous avez depuis la fondation de votre société donné plus d'une preuve éclatante de votre zèle pour sa gloire, & pour sa paix intérieure.

Même les nœuds qui unissent l'Helvétie à la Grande Bretagne sont plus anciens. Déjà à l'époque de la bienheureuse réformation, nos pères s'estimèrent heureux d'accueillir ceux des

habitans de cette île, qui, fuyant les buchers du fanatisme & de la tyrannie, vinrent chercher dans les montagnes de la Suisse la paix & la liberté civile & religieuse*.

Dès-lors s'est formé une douce & heureuse correspondance entre deux nations si éloignées par leur situation, mais rapprochées par leurs mœurs, par leurs intérêts, & par le lien sacré d'une même foi. Tandis que l'Anglois envoyait en Suisse l'espérance de sa famille, pour y recevoir une éducation mâle & libérale au milieu d'un peuple libre & vertueux ; l'Helvétien dont l'industrie active ne pouvait être suffisamment alimentée dans les limites bornées de son pays, venait en Angleterre exercer ses talens, & développer à l'abri d'une constitution bienfaisante ses dispositions pour les arts & le commerce.

Distingués par cette nation généreuse de cette foule d'étrangers qui accourent de toutes parts dans son sein, estimés pour votre fidélité, pour votre amour du travail, autant que pour cette bravoure qui, après Dieu, fonda votre liberté, vous avez reçu d'elle dans plus d'une circon-

* Voyez la Note A, p. 23.

tance des marques d'une confiance qui vous honore, & qui doit vous être à jamais précieuse.

S'il était besoin de vous rappeler des faits qui vous sont si bien connus, je vous parlerais de l'auguste ayeul du Roi, acceptant * les services de nos compatriotes établis dans ses états, & leur accordant l'honneur de former un bataillon pour repouffer les rebelles. Je vous parlais de ce Roi, dont la bonté du ciel conserve actuellement les jours pour l'exemple & le bonheur de ses sujets, acceptant une offre pareille dans la dernière guerre, & tout récemment encore, au milieu des témoignages universels de dévouement & de fidélité qui arrivaient à la fois de toutes les parties de l'empire, jettant un regard de bienveillance sur l'hommage de nos sentimens, & de notre zèle † ; & nous faisant espérer par sa gracieuse réponse, qu'en cas que le royaume soit attaqué, nous serons reçus parmi ses défenseurs.

Ne craignons pas pourtant de rendre cette justice, non pas à nous, mais à nos pères, mais à notre première patrie ; c'est-là que nous avons

* En 1744.

† Voyez la Note B. p. 25.

reçu l'exemple & la leçon de la loyauté, de la fidélité, de la gratitude; c'est-là qu'on nous a dit, dès que nous avons pu l'entendre, que la gloire de l'Helvétie ne ferait jamais ni dans l'opulence, ni dans la magnificence des arts, ni dans la grandeur, mais qu'elle ferait dans la bonne foi, dans la constance, dans le respect inviolable pour ses engagements, dans la reconnaissance pour ceux de qui l'on a reçu des bienfaits. Aimons toujours, honorons toujours, le souvenir des lieux où nous avons reçu la naissance, des lieux où l'on a développé notre cœur, où nous avons reçu de parens vertueux la semence des vertus; c'est un sentiment religieux que cet amour. Aimons aussi la patrie qui nous a adoptés; distinguons-nous parmi les étrangers qu'elle a dans son sein par notre piété, notre union, nos mœurs, notre zèle pour sa prospérité, notre ardeur pour sa défense.

Et puisque dans ce jour solennel c'est cette patrie elle-même qui invite tous ses enfans à s'humilier devant Dieu, revêtons-nous des sentimens de componction & de repentir que la religion nous demande; la terre est désolée de fléaux terribles, la voix de la guerre a mis en mouvement d'un bout de l'Europe à l'autre des armées innombrables, qui portent la mort, &

qui la reçoivent, qui sont précédées par la terreur, & suivies par le désespoir.

Dieu de bonté, père des humains, nous sommes en silence devant toi, nous ne prétendons pas sonder l'abîme de tes jugemens, éclaire, adoucis, calme les cruelles passions des hommes ; verse dans leurs ames l'amour de l'ordre, de la justice, & de l'humanité ; fais leur aimer les victoires qu'ils peuvent remporter sur leur ambition, & les triomphes qu'ils peuvent acquérir, en domptant leur orgueil & leur vengeance.

Malheur à nous si nous ne mêlons pas à nos actions de grâces, une tristesse d'humanité & de religion, pour des événemens toujours si funestes, pour une gloire accompagnée de tant de deuil & de tant de larmes. Ne demandons pas à Dieu, qui n'a envoyé son fils sur la terre que pour y éteindre dans son sang toutes les inimitiés, & répandre la bienveillance parmi les hommes ; ne lui demandons pas ce que nos cœurs altérés de gloire & d'ambition nous demandent. Nous ne devons prier Dieu qu'en Chrétiens pour tous les hommes, pour tous nos frères. Des prières de sang retomberaient sur nos têtes.

Demandons-lui que la justice s'accomplisse, que le bonheur de l'Europe sorte du sein de ces calamités, que la guerre ne produise pas d'autres

guerres, que les peuples qui, oubliant ses loix, ont affligé l'humanité par leurs attentats, reconnaissent la main qui les châtie, & se reconcilient avec Dieu. Surtout songeons à mériter qu'il nous exauce, en lui présentant des mœurs plus saintes, des cœurs plus purs, des sentimens plus pieux, & souvenons-nous que si nous voulons être bons les uns pour les autres, il retirera de dessus la terre ses fléaux vengeurs, & nous rendra une paix inaltérable qui fera le gage de sa paix éternelle.

A M E N.

NOTES.

(A.)

P LUSIEURS Seigneurs & Gentilshommes Anglais, pour échapper aux persécutions de Philippe & de Marie, vinrent en Suisse environ l'année 1555, & y furent accueillis partout avec les égards & le respect dûs à leur rang, & à la cause dont ils étaient les victimes. La mémoire s'en est particulièrement conservée à Genève, où ils fondèrent une église Anglaise, & où plusieurs d'entr'eux furent admis à la bourgeoisie. Voici comment ce fait est rapporté par un auteur contemporain (le Citadin Gênois, imprimé en 1616).

“ Genève a servi de retraite & d'asyle à un si grand nombre
 “ de gens de bien—en particulier à plusieurs grands Seigneurs d'Angleterre, Comtes, Barons, Chevaliers, &
 “ qualifiés Gentilshommes: comme aux Seigneurs Knolles,
 “ Stanley, Spencer, Steward, Bodleigh, Pilkington, Morgrave, Pelham, Morley, Harvy, Beaumont, Sampson,
 “ Mansteilde, Amondisham, Newton, Folgeham, Dunce,
 “ Argal, Chrispè, Smyth, & autres de cette nation, du
 “ temps de la persécution sous la Reine Marie, aucuns desquels, comme Christophle William, Jean Knoxe, Christophle Goodman, Jean Bacon, Jean Bodeleigh, & autres, se passèrent Bourgeois (si que Genève se peut vanter d'avoir encore des citoyens grands Seigneurs en Angleterre). Et la plupart enfin à l'heureux avènement de la

“ feue reine Elizabeth se retirèrent en leur pays, & se
 “ vinrent présenter en Conseil le 30^e de Mai, 1560, re-
 “ merciant, par l’organe de Guillaume Wittinguen, la Sei-
 “ gneurie de telle hospitalité, & des honneurs & bienfaits
 “ qu’ils avoient reçus en la ville, offrans tous services, &
 “ requérans attestation de leur bonne conversation (con-
 “ duite). Puis remirent un livre pour perpétuelle mémoire,
 “ écrit en Anglois, contenant leurs noms & qualités, &
 “ particulièrement de ceux qui étoient nés & morts en la
 “ ville. Si fut expressement arrêté, *qu’on retenoit ceux qui*
 “ *étoient bourgeois pour tels à l’avenir.*”—P. 37 & 38.

Il n’est pas douteux que l’influence de ces illustres exilés,
 & le témoignage qu’ils rendirent aux Suisses & aux Gène-
 vois, n’ait beaucoup contribué à déterminer en leur faveur,
 les secours & la protection que la reine Elizabeth leur ac-
 corda dans les circonstances où ils se rencontrèrent pendant
 son règne. Les rois ses successeurs, surtout ceux de l’au-
 guste maison de Brunswick, ont constamment suivi ce sys-
 tème d’intérêt & de bienfaisance envers la Suisse, & en plus
 d’une occasion les Gènevois en ont éprouvé les heureux
 effets.

NOTE B.

*Copie de l'Adresse des Suisses à Sa Majesté, telle qu'elle a été
arrêtée dans leur Assemblée du 21 Mars, 1793.*

To the King's Most Excellent Majesty.

WE, your Majesty's most dutiful and loyal subjects, the natives of the Swiss Cantons, and other States annexed to the Helvetic Body, inhabitants in or about this Metropolis, firmly attached to that liberty, our dearest birth-right in our native country, which we enjoy in this kingdom under its wise and happy constitution, most humbly presume to approach the Throne, in order to express our unshaken and faithful attachment to your Majesty's most sacred Person and Government, our resolution to assist your Majesty with our lives and fortunes, in repelling the enemies of this kingdom in case of an invasion, and our wish that, according to what was done in former similar circumstances, we may be allowed to concur by ourselves to that glorious purpose, and to shew the readiness of a free and loyal people for the defence of a kingdom, which, from the protection we have met in it, we justly consider as our adopted country.

That your Majesty may reign long over a free, happy, and victorious Nation, is the most ardent prayer of our hearts.

Réponse du Ministre.

Whitehall, March 25, 1793.

GENTLEMEN,

HAVING laid before the King the Address of the Natives of the Swiss Cantons, and other States annexed to the

E

Helvetic Body, inhabitants in or about this Metropolis, expressive of their attachment to his Majesty's Person and Government, and of their resolution to assist his Majesty with their lives and fortunes in repelling the enemies of this Kingdom in case of an Invasion: I have the satisfaction to acquaint you, that his Majesty was pleased to receive the same in the most gracious manner.

I am,

Gentlemen, &c.

(Signed)

HENRY DUNDAS.

